

Depuis sa défaite aux législatives de 2017, on la disait frileuse. L'ex-ministre de l'Éducation de François Hollande avait disparu de la scène politique. Et rien ni personne ne semblait pouvoir la décider à revenir. Jusqu'au 13 mars, date à laquelle Najat Vallaud-Belkacem a annoncé sa candidature sous l'étiquette PS à la présidence de la région Auvergne-Rhône-Alpes. Face à elle, Laurent Wauquiez, président sortant LR, « la quintessence de ce que je combats », dit-elle. Pour convaincre, la bonne élève de la gauche va devoir « mouiller le maillot ».

PHOTOS ERIC HADJ
REPORTAGE MARIANA GRÉPINET

NAJAT VALLAUD-BELKACEM REPLONGE DANS LE GRAND BAIN

Le 15 mars, au bord du lac des Eaux bleues à Miribel-Jonage, non loin de Lyon, la ville de ses débuts en politique.

Son retour politique s'annonce difficile mais elle connaît la chanson

« **T**u peux mettre Chante France ? Ou Nostalgie... » Najat Vallaud-Belkacem s'adresse à Salim, le militant socialiste qui joue les chauffeurs pour sa première journée de campagne des élections régionales. Et la voix de Johnny emplît l'habitacle. « Qu'on me donne l'envie, l'envie d'avoir envie... » Elle fredonne. Le tube a été écrit et composé par Jean-Jacques Goldman, son chanteur préféré. Il fait écho... En juillet dernier, l'ancien président du conseil régional de Rhône-Alpes, Jean-Jack Queyranne, lui proposait de se présenter : « Elle était intéressée mais, pour être candidate, il fallait passer au stade supérieur : l'envie », insiste-t-il. Elle hésitait encore. Arrivée à 4 ans du Maroc sans parler un mot de français et devenue ministre de l'Éducation nationale, Najat Vallaud-Belkacem avait connu une ascension rapide et (presque) sans heurts. La défaite aux législatives de 2017 à Villeurbanne fut donc un choc. Pire, une humiliation. Les quatre années suivantes, elle a pris le large. « Tout ce que j'ai fait depuis, chez Ipsos, avec ma collection d'essais chez Fayard ou à la tête de l'ONG One, était guidé par l'intérêt général et la volonté de mieux comprendre ce pays et ce monde », se justifie-t-elle. Mais elle a dit non à la direction du PS en 2018, aux élections européennes en 2019, aux municipales en 2020. « Elle pensait que le parti était mort. Elle a une vision individualiste du combat politique et cherche toujours à limiter les risques », persifle une ancienne collaboratrice. De là à sous-entendre qu'elle aurait déserté... « Si elle s'était accrochée, on le lui aurait

reproché », proteste Jean-François Debat, maire de Bourg-en-Bresse et chef de file socialiste à la région Auvergne-Rhône-Alpes, Aura, ce nom dont elle s'empresse de proposer la modification en cas de victoire. Pourquoi a-t-elle fini par accepter de se présenter ? Parce que les habitants sont venus la chercher, explique-t-elle, et pas seulement les responsables. Et puis elle aime ce territoire où elle est arrivée à 26 ans. « J'y ai vécu mes plus belles années. J'y suis venue à l'engagement, aux gens, moi qui étais si réservée. » Et surtout, il y aurait, selon elle, « péril en la demeure », un péril nommé Laurent Wauquiez. Najat Vallaud-Belkacem a gardé ses réflexes de bonne élève : elle connaît les chiffres sur le bout des doigts, multiplie les exemples pour démontrer à quel point la région a stagné, voire reculé, sur la formation, l'emploi, le logement, la solidarité. Elle emploie les grands mots, évoque une gestion « absurde et erratique », « un système de prédation et de féodalités ». Une pro de la com' avec le sens de la formule : « Je serai une présidente qui préfère recoudre plutôt que déchirer. » « L'alternative », c'est ainsi qu'elle a baptisé sa liste.

Elle a raison, Najat Vallaud-Belkacem, d'aimer « Nostalgie ». Ses choix se déroulent comme une suite de refrains. Avec les écolos ? « On va s'aimer... » Parce qu'elle aura tout essayé. Y compris leur céder la tête de liste. Mais la conquête de Lyon et de sa métropole, la réélection d'Eric Piolle à la mairie de Grenoble ont aiguisé leurs appétits. « Ils ont envie d'en découdre pour savoir qui est le plus fort », décrypte le président du Parti radical de gauche (PRG), Guillaume Lacroix, qui l'a ralliée. La machine à perdre est-elle en route ? « Najat a trois mois pour exister, elle doit s'affirmer, développer les propositions qui la différencient », conseille l'ex-ministre de l'Agriculture Stéphane Le Foll. Un récent sondage donne le président de région sortant à 27 %, le RN à 24 %, LREM à 16 % et elle à 10 %, au coude-à-coude avec la candidate EELV. Alors, bien sûr, la gauche se retrouvera au second tour. « Mais l'élection se joue au premier, une dynamique ne se crée pas au deuxième... », avertit Jean-François Debat qui, avant le retour de l'enfant prodige, devait mener la liste. Reste l'espoir, infime et risqué, d'une quadrangulaire.

A la radio, c'est maintenant « Hiro », un titre du rappeur Soprano : « J'aurais aimé voyager à travers le temps... Mais on ne peut vivre que le présent... » La candidate aurait-elle, elle aussi, envie d'effacer un morceau de son histoire ? « Ce qui lui colle à la peau, c'est d'avoir été ministre de François Hollande », juge sa concurrente verte Fabienne Greber. L'ex-numéro trois du gouvernement veut bien admettre une part d'insatisfaction. « Avec la loi travail, dans une course à l'échalote à qui serait le plus libéral entre Macron et Valls, le quinquennat s'est rétréci. La déchéance de nationalité l'avait déjà abîmé. » Elle concède un unique regret : avoir exprimé ses désaccords à huis clos au lieu de le faire publiquement – « ça a pu décevoir », mais elle refuse de recevoir « des leçons de gauche ». Son ex-directrice adjointe de cabinet à l'Éducation nationale, Agathe Cagé, docteure en sciences politiques, constate son envie de rétablir les vérités. Son successeur aurait, selon elle, tendance à s'approprier des politiques qu'elle a élaborées et mises en œuvre. La création de « référents laïcité », par exemple. En privé, Jean-Michel Blanquer ne mâche pas ses mots envers cette « apparatus » et feint de s'interroger : « Je ne sais pas quel métier elle a exercé... »

Avec son mari, Boris Vallaud, député des Landes, au séminaire de rentrée du Parti socialiste à Paris, en août 2017.



Place Bellecour, à Lyon, pour son premier jour de campagne, le 14 mars. Elle sera testée positive au Covid une semaine plus tard.

Visite de soutien à Cyrille Bonin, le directeur de la salle de spectacles le Transbordeur.

Les quadragénaires, la génération des enfants gâtés du PS, ont gardé le lien, un groupe WhatsApp, sur le mode : « Partenaire particulier cherche partenaire particulière... » Dans son programme électoral, Najat Vallaud-Belkacem s'inspire pour le numérique de Johanna Rolland à Nantes, en matière de lutte contre les inégalités de Mathieu Klein à Nancy et du « super boulot » de Carole Delga qui a transformé l'Occitanie en « région stratège ». « Ça crédibiliserait le discours de la gauche pour la présidentielle qu'on entende davantage ces grands élus », plaide-t-elle. Dans la vie, son « partenaire particulier », c'est à la bibliothèque de Sciences po, alors qu'elle préparait l'Ena, qu'elle l'a rencontré. Boris Vallaud, aujourd'hui député. « Je suis fière de lui, de ses engagements », dit-elle. Ils échantonnent sur les sujets de fond mais jamais sur la stratégie. Lui dans sa circonscription des Landes, elle, à Lyon... « L'intendance suivra ! » résume le fidèle François Pirola. « Ils ont toujours trouvé les solutions pour leur famille » qui, justement, vient de s'agrandir... Gaya, le chien que les jumeaux, Nour et Louis, réclamaient depuis des années, a rejoint le foyer en janvier. « Boris a fini par dire oui à condition que les enfants aient tous les deux les félicitations au premier trimestre de leur cinquième », raconte-t-elle en riant. Ils ont mis les bouchées doubles... Preuve que certains politiques savent tenir leurs promesses. Ces quatre années de « respiration » leur ont été à tous bénéfiques. A Najat, elles ont permis de perdre 10 kilos et de décrocher enfin... le permis de conduire. Pour réussir les créneaux, il lui faudra quelques leçons supplémentaires. En attendant, il lui arrive de solliciter les automobilistes pour garer sa voiture. Leur bienveillance lui donne des raisons « de garder foi en l'humanité ».

« Toutes ces belles lumières et ce tumulte autour de moi m'embrument et m'enivrent d'absinthe d'amour et j'y crois... » Najat Vallaud-Belkacem a coupé la radio. Elle a connecté son compte Deezer aux enceintes de la voiture et nous fait écouter « Parle à ta tête », d'Indila. Une voix suave et des sonorités orientales sur fond d'électro. Étonnante coïncidence, la chanteuse y évoque son retour après plusieurs années de silence. Le tumulte, le contact avec les gens, « la dimension populaire de la politique », voilà ce qui a manqué à la socialiste, longtemps numéro un à l'applaudimètre auprès des militants. A la voir échanger, place Bellecour, avec des Lyonnais qui l'encouragent ou avec une habitante de Valence, mobilisée dans le mouvement des gilets jaunes, elle prouve qu'elle n'a rien perdu de son aisance ni de son goût des autres. Mais cette campagne sera différente de toutes celles qu'elle a connues. Elle se fera en partie en visio, sur les réseaux et dans les médias. Et si les conditions sanitaires

le permettent, elle a prévu qu'en moins de 48 heures un événement festif pourrait être organisé. Elle aime être sur scène, au littéral comme au figuré. Lorsque Cyrille Bonin, le directeur du Transbordeur à Villeurbanne, lui fait visiter les coulisses de cette ancienne usine de traitement des eaux transformée en salle de concerts, elle monte sur scène, se met à tournoyer dans sa veste aux reflets dorés et se souvient y être venue applaudir Natasha St-Pier, Calogero, Benjamin Biolay... Et si ses goûts musicaux font sourire, elle assume : « Faire de la chanson a toujours été mon rêve... » D'ailleurs, elle écrit des textes : « Allez viens, je t'emmène dans ce monde où l'on croit que les frontières ça se repousse et les manches ça se retroussent... » C'était sa première chanson mise en musique, « Reste donc là », interprétée une seule fois, au printemps 2007. Elle lançait dans une boîte mythique, le First, sa première campagne sur son nom. C'était pour les législatives, dans le très bourgeois VI^e arrondissement de Lyon, le fief de Raymond Barre. Un combat perdu d'avance. « J'avais distribué les paroles et, après mon discours, on l'a tous chantée. Depuis, elle a disparu dans les limbes de nos archives. » Pas totalement. Reste un clip. On y voit l'adjointe au maire de Lyon avec son mentor Gérard Collomb – « On a rompu mais je reconnais qu'il a été un grand maire bâtisseur », puis elle apparaît sur un Vélo'v, preuve que Lyon fut bien pionnier dans le deux-roues en libre-service. Déjà, dans ce clip, elle a ce tic, toucher ses cheveux, ajuster une mèche. Comme une envie de maîtriser ce qui pourrait sortir du cadre. Cette année, elle se dit qu'elle écrirait bien de nouvelles paroles sur l'air de « Bella Ciao ». Elle regrette de n'avoir jamais appris à jouer d'un instrument. Pour compenser, sa fille prend des cours de guitare et son garçon de piano. Elle promet qu'elle s'y mettra... lorsque s'achèvera son mandat de présidente de région. — Mariana Grépinet

La gauche se retrouvera au second tour mais l'élection se joue au premier

